



Pont du Gard

et Patrimoine

Bulletin n°49

Septembre 2025

Pontdugard.org

EDITORIAL DU PRESIDENT

Un été actif

La période estivale n'a pas été de tout repos pour le conseil d'administration de l'association qui a enchaîné réunions, projets, contacts et communication.

Il s'est agi de préparer les activités du 2^{ème} semestre 2025 mais également le programme de conférences du premier semestre 2026.

Parmi les activités du premier semestre 2026 je n'oublie pas notre voyage annuel. Le choix du conseil d'administration s'est porté cette année sur la Crète que nous découvrirons au printemps prochain.

Il s'est également agi d'engager la préparation de la célébration des 20 ans de l'association. La date en est désormais arrêtée au dimanche 4 octobre 2026 ainsi que le lieu de son déroulement : le site du Pont du Gard grâce à l'aimable autorisation de la direction de l'Établissement Public de Coopération Culturelle (EPCC) gestionnaire des lieux.

Le programme de cette célébration s'esquisse peu à peu et, sans pouvoir encore en dévoiler les grandes lignes, car beaucoup d'inconnues subsistent encore, nous avons souhaité alterner réflexions sur l'aqueduc de Nîmes, avec un hommage aux « bâtisseurs inconnus » de ce prodige d'ingénierie, et manifestations plus grand public tout en conservant le sérieux historique qui est un marqueur de notre approche.

Notre association n'est pas le seul acteur dans son domaine, nombreuses sont les autres associations qui, comme nous, militent pour faire connaître et aimer la culture antique très présente et prégnante dans notre région.

A cet effet, nous avons engagé des contacts et envisagé des actions communes avec certaines d'entre elles, de nature à créer des synergies et nous faire connaître d'un plus large public.

Comme à son habitude notre bulletin reflète l'érudition sans pédantisme de ses rédacteurs dont l'équipe s'étoffe à chaque édition.

Je vous souhaite une bonne lecture

Christian RICHARD, président.

Sommaire du bulletin

Page 1 Éditorial de Christian Richard, président

Page 2 Activités de l'association: qualité et diversité

Page 4 Le diolkos entre mythe et prouesse antique par Michel Lescure

Page 5 En lisant Michel Lescure par Jean-Yves Gréhal

Page 6 Mycènes et les Atrides par Jean-Yves Gréhal

Page 10 Boadicée, la reine celte qui a défié Rome par Michèle Texier

Page 14 L'épopée sertorienne par Jean-Michel Haladjan

Page 19 Voyage 2026: cap sur la Crète!

Nos prochaines activités : qualité et diversité

Votre conseil d'administration a préparé un programme d'activités particulièrement fourni et varié pour les prochains mois. Alors que PdGP va entrer dans sa vingtième année, qui sera fêtée dignement comme vous le verrez dans la suite de cet article, il s'agit, plus que jamais, de cultiver diversité des sujets abordés et qualité au service de notre commune curiosité intellectuelle. Vous pouvez en juger à la lecture du programme des conférences ci-après, auquel s'ajoutent les archéo-visites animées par Gérard Extier (il a seul la charge de cette activité indispensable à notre association!) tout au long de l'aqueduc et les journées réservées aux adhérents. La prochaine sera consacrée à la visite d'Arles le 4 octobre prochain.

Conférences du second semestre 2025

Samedi 27 septembre 2025 – 15 heures :
Castillon-du-Gard, Maison des Associations :

La cité grecque et l'invention de la politique par Pierre Fröhlich.

Pendant un millénaire, les Grecs de l'Antiquité ont vécu dans des petits États, les cités, jalouses de leur autonomie voire de leur indépendance. Dans chaque cité (polis), ont émergé des formes d'expression de la volonté collective, qui portèrent notamment sur la meilleure façon d'administrer la polis, d'établir un régime, ce qu'on appelle la politique. Peut-on y voir la naissance de la politique, du moins telle que les Occidentaux l'ont conçue dans les siècles qui ont suivi ? La conférence abordera les formes de la politique dans les cités, telles qu'elles ont émergé, qu'elles ont été conceptualisées, notamment la typologie monarchie-oligarchie-démocratie, et le rapport de force entretenu au fil du temps entre ces formes de régime.

Pierre Fröhlich est professeur d'histoire grecque à l'université Bordeaux-Montaigne – Unité de recherche Ausonius – UMR 5607, membre de l'Institut archéologique allemand.

Vendredi 31 octobre 2025 à 18 heures
Uzès Salle Racine

Les mosaïques de Ravenne et leurs influences dans l'histoire de l'art. par Patrice MAURIES :

L'ensemble des mosaïques de Ravenne couvre une période allant du IV^e au IX^e siècle de notre ère et témoigne des évolutions stylistiques et iconographiques d'une technique déjà pluriséculaire au moment de leur réalisation. Par ailleurs, ces mosaïques voient le jour dans des conditions politiques et culturelles singulières à l'articulation de l'antiquité et du Moyen-âge. Nous allons tenter de resituer la place de ces mosaïques dans le contexte de leur époque et de l'histoire de l'art occidental.

Patrice MAURIES est diplômé de l'École Nationale des Beaux-Arts, en Archéologie, en Ingénierie culturelle et en Langues au Westminster College de Londres ; spécialiste d'architecture contemporaine et de photographie.

Samedi 6 décembre 2025 – 15 heures.
Comps, salle polyvalente :

Mesures du temps dans l'Antiquité par Paulette RICHARD.

Tout aussi soumis au temps qui passe que nous le sommes aujourd'hui, nos ancêtres ont découpé le temps pour pouvoir le mesurer. Cette conférence sera l'occasion de passer en revue les outils utilisés pour connaître le jour et l'heure mais aussi par qui et pourquoi.

Membre de notre association, Paulette RICHARD est biologiste de formation, ingénieur d'études et chargée de cours à l'université de Montpellier.

Conférences du premier semestre 2026

28 février 15 heures

Castillon-du-Gard Maison des associations

"Le Royaume de Tolède et la Septimanie wisigothique"

Jean-Jacques HALADJIAN.

Jean-Jacques Haladjian est diplômé de Science Po Grenoble (1985), de l'Institut régional d'administration de Lyon (1987) et titulaire d'une licence d'histoire de l'université d'Aix-Marseille (2015). Il est membre de notre association.

28 mars 15 heures

Castillon-du-Gard Maison des associations

« Marc Aurèle »

Par Benoît ROSSIGNOL.

Benoît Rossignol est professeur des universités en histoire romaine à Avignon Université.

25 avril 15 heures

Castillon-du-Gard Maison des associations

« La datation absolue en archéologie : progrès récents. »

Par Pierre MULLER

Pierre Muller est professeur à Aix Marseille Université. Physicien spécialiste des surfaces, interfaces et nanomatériaux, il a participé aux fouilles archéologiques avec les musées d'Arles durant 25 ans.

29 mai 18h30

Nîmes, en partenariat avec le musée de la Romanité

« les Gaulois du midi face à la romanité. »

Par Dominique Garcia

Bilan des connaissances archéologiques sur les Gaulois du Midi aux III-IIe s. avant J-C. (ethnogenèse, organisation politique et sociale, habitat, pratiques funéraires et économie) et les modalités d'intégration de ces communautés dans la sphère économique, sociale et politique de Rome.»

Dominique GARCIA est professeur des universités et président de l'INRAP.

Nos vingt ans

4 octobre 2026

Site du Pont du Gard

Vingt ans, cela se fête. Le programme de la journée que nous consacrerons à cette célébration n'est pas encore définitif, mais il commence à prendre forme. Réservez cette date!

Premier point acquis: Grâce à l'excellence de nos relations avec l'actuelle direction de l'EPCC, notre journée se déroulera au site du Pont du Gard, rive droite, dans l'amphithéâtre Pitot et sur la vaste esplanade qui lui fait face.

La matinée comprendra diverses interventions racontant notre expérience de vingt ans d'activités associatives qui n'ont pas toujours été un fleuve tranquille et un exposé sur le thème probable de « l'hommage au libérateur inconnu ». Il sera proposé par un universitaire de renom.

Un « banquet romain » suivra cette matinée studieuse. L'après midi se déroulera en plein air, avec un défilé sur le pont Pitot en costumes romains pour ceux qui voudront y prendre part (nous espérons qu'ils seront nombreux). Nous proposerons aussi des combats de gladiateurs et la présentations de légionnaires. La présence d'un char est prévue, sous réserve de la résolution des problèmes que pose cette activité. Toutes ces animations seront possibles grâce à notre partenariat avec l'EPCC du Pont du Gard, les associations amies et les partenaires que nous allons solliciter.

Le diolkos entre mythe et prouesse antique

Par Michel Lescure

Lors de notre voyage culturel en Grèce, nous avons eu la chance d'être guidé par un conférencier passionné qui nous a conté mille anecdotes sur l'histoire grecque, dont celle du Diolkos, voie pavée traversant l'isthme de Corinthe. Il nous présenta cette voie comme un moyen, pour les Anciens, de faire traverser de part en part la presqu'île du Péloponnèse à des navires entiers, y compris des trirèmes. L'idée est fascinante, mais soulève, du point de vue de l'ingénieur, quelques interrogations techniques majeures.

1. Le Diolkos : données archéologiques et historiques

Le Diolkos (διόλκος), littéralement "ce qui fait glisser", était une voie pavée construite entre le VII^e et le VI^e siècle av. J.-C. sous le tyran Périandre, reliant les golfes Saronique et de Corinthe.

Longueur estimée : entre 6 et 8 km.

Largeur : environ 3,5 m.

Dénivelé : jusqu'à 80 m selon le tracé.

Structure : dalles en calcaire local, avec ornières (rainures) pour guider les roues d'un chariot.

Sources antiques :

Strabon, Géographie, Livre VIII, 2, 1 : mentionne la voie comme permettant de "transporter les navires par voie terrestre".

Thucydide, Histoire de la guerre du Péloponnèse, Livre IV, 8 : rapporte des transports rapides de navires via l'isthme.

Pausanias, Description de la Grèce, Livre II, 3, 4 : fait allusion au Diolkos mais sans détails techniques.

2. Les trirèmes : contraintes techniques

Une trirème de guerre (trirèmes) présente les caractéristiques suivantes :

Longueur : 35 à 38 m ; Largeur : 4 à 6 m.

Poids à vide : 25 à 40 tonnes.

Structure : coque fine en bois (pin, cyprès, chêne), assemblée par ligatures.

Faible résistance aux chocs longitudinaux ou transversaux.

Ces navires, bien que rapides et légers sur mer, semblent très vulnérables à une manutention terrestre. Leur faire gravir 80 m de dénivelé sur des rouleaux ou chariots, sans dégâts structurels, poserait un défi logistique majeur, même avec des bœufs ou des treuils.



Ci-dessus, tronçon du diolkos dégagé dans une base militaire

Ci-dessous, évocation d'une trirème grecque



3. Hypothèses alternatives : usage réel du Diolkos ?

Trois hypothèses principales peuvent être envisagées :

Transport de navires de commerce ou de petite taille, plus maniables, moins longs.

Transport de coques démontées : comme le firent les conquistadors espagnols lors de la traversée de la forêt andine (cf. film "Aguirre, la colère de Dieu" de Werner Herzog).

Transport de la cargaison seule (avec remontage d'un navire préfabriqué de l'autre côté ?).

Cette dernière hypothèse semble plus en phase avec les compétences techniques de l'époque, tout en n'excluant pas des expériences ponctuelles plus audacieuses.

4. Une lecture prudente mais ouverte

Il ne s'agit pas ici de nier les grandes capacités logistiques des Anciens, mais de suggérer que certaines affirmations méritent d'être nuancées.

Le Diolkos est un témoignage saisissant de l'ingéniosité grecque, mais son usage exact reste ouvert à l'interprétation. Peut-être devrions-nous nous méfier d'une lecture trop littérale des textes anciens, dont les auteurs étaient parfois eux-mêmes tributaires de sources orales ou de récits glorifiants.

Conclusion : un monument, plusieurs usages ?

Le Diolkos était sans doute un outil polyvalent, parfois militaire, souvent commercial. Son intérêt historique ne fait aucun doute. Mais plutôt qu'un exploit logistique régulier et massif, nous pourrions y voir une infrastructure à usage ciblé, capable d'exploits ponctuels, mais surtout reflet de l'économie et de la géopolitique grecques.

Je soumets ces réflexions avec humilité à l'examen de votre assemblée, espérant apporter une petite pierre à ce vaste chantier d'interprétation historique.

En lisant l'article de Michel Lescure

Par Jean-Yves Gréhal

Pont du Gard et Patrimoine s'honore de compter dans ses rangs plusieurs ingénieurs chevronnés, comme Michel Lescure, dont les réflexions tempèrent parfois les hypothèses enthousiastes des archéologues et des historiens. C'est le cas avec le diolkos.

Certes, il est possible de démontrer que cet ouvrage réalisé au début du VI^{ème} siècle avant notre ère a pu permettre l'acheminement de trières de la mer Ionienne à la mer Thyrrhénienne comme le relatent des sources antiques.

On pourra lire avec intérêt dans Persée l'article de l'archéologue belge Georges Raepsaet, qui fait autorité en



Deux propositions de restitution du halage de navires sur le diolkos



matière de transports dans l'Antiquité « Le diolkos de l'Isthme à Corinthe : son tracé, son fonctionnement, avec une annexe, Considérations techniques et mécaniques »

Il y établit solidement qu'une trière de 30 tonnes pouvait être halée par son équipage de 170 hommes sur des chariots à roues tout au long du Diolkos, malgré la pente sévère de l'ouvrage (jusqu'à 7%). Il estime aussi que l'opération pouvait être faite en une journée.

Mais le diolkos était à sens unique et l'on peut difficilement imaginer beaucoup de navires engagés en même temps. En outre, les chariots vides devaient circuler en sens inverse de celui des bateaux. Le transfert d'une flotte du golfe de Corinthe au golfe Saronique était donc une opération très longue et complexe puisque les grands bateaux ne pouvaient passer qu'en tout petit nombre à la fois. D'autant plus longue que pour alléger le fardeau et rendre le halage plus facile, les bateaux étaient allégés de leur gréement qu'il fallait d'abord démonter puis remonter.

On peut donc affirmer que cette solution ne pouvait guère permettre de gain de temps par rapport au contournement du Péloponnèse.

Comme Michel Lescure, il me semble que la destination première du diolkos devait être le passage des bateaux de commerce, plus petits et faciles à déplacer que les trières.

Leur cargaison était déchargée et transportée à l'autre extrémité du diolkos. Le succès de cette formule, nécessairement coûteuse, montre à quel point le contournement du Péloponnèse était redouté. Il montre aussi quelle source de gains l'ouvrage était pour Corinthe (d'où l'investissement que représentait sa construction).

Mycènes et les Atrides

Par Jean-Yves Gréhal

Si l'on en croit Homère, Mycènes, « riche en or », tint un rang de premier plan parmi les cités grecques de son temps, puisque c'est Agamemnon, son roi, qui conduisit l'expédition grecque à Troie. Les fabuleuses découvertes faites par Schliemann à Mycènes, dans les tombes du cercle A, confirment son passé glorieux. Elles ont fait de Mycènes le symbole de la brillante civilisation qui s'est épanouie en Grèce continentale vers 1600 avant notre ère et a occupé l'actuelle Grèce et le monde égéen jusqu'à sa chute mystérieuse au 12ème siècle avant notre ère. Cela signifie-t-il pour autant que Mycènes dirigeait effectivement ce vaste espace ? Ce n'est nullement avéré car l'unité culturelle n'implique pas nécessairement une unité politique.

Mycènes et les Atrides

Selon la mythologie grecque, Mycènes fut fondée par Persée qui demanda aux Cyclopes, des géants dotés d'une force surhumaine et bâtisseurs de Tirynthe, de construire les murailles de la ville. Pour les Grecs de l'époque classique, les blocs de pierre utilisés ne pouvaient avoir été assemblés que par des géants, d'où leur nom de « murs cyclopéens ».

Plus tard, probablement à partir du milieu du 2ème millénaire avant notre ère, Mycènes fut dominée par la dynastie des Atrides (toujours selon la mythologie). Une singulière lignée (fig 1) que celle des Atrides dont le destin, tel que le conte la mythologie, est marqué par le meurtre, le parricide, l'infanticide, l'anthropophagie et l'inceste entre autres comportements très généralement réprouvés.

La mythologie fait remonter cette dynastie à Tantale, qui aurait régné en Asie Mineure, peut être en Lydie. Les dieux l'honoraient de leur amitié et le recevaient à leur table car il était fils de Zeus (qui n'avait pas été avare de ses gamètes avec les femmes du genre humain). Mais il trahit

leur amitié de manière particulièrement odieuse.

Assez stupidement (mais les comportements à nos yeux stupides sont nombreux dans la mythologie), il fit servir aux dieux qui dînaient chez lui la chair de son propre fils, Pélops, pour éprouver leur perspicacité. Les dieux identifièrent immédiatement la nature du met qui leur était proposé, sauf Déméter qui croqua goulûment une épaule. Zeus fit rassembler les restes de Pélops et ordonna à Hermès de remplacer l'épaule manquante par une pièce d'ivoire et de ramener l'enfant des Enfers.

Les dieux punirent Tantale d'une condamnation restée célèbre « le supplice de Tantale » consistant à passer l'éternité dans le Tartare à souffrir de la faim et de la soif sans jamais pouvoir les satisfaire.

Poséidon tomba amoureux de l'adolescent ainsi « reconstruit » et l'enleva afin d'en faire son amant et son échanson, comme plus tard Zeus fit avec le jeune Ganymède. Cependant, Pélops put revenir sur terre sur ordre de Zeus. Pélops se rendit alors en Élide, dans le Péloponnèse (région de Grèce à laquelle il a donné son nom). Il y rencontra Hippodamie, fille du roi Oenomaos et en tomba amoureux.

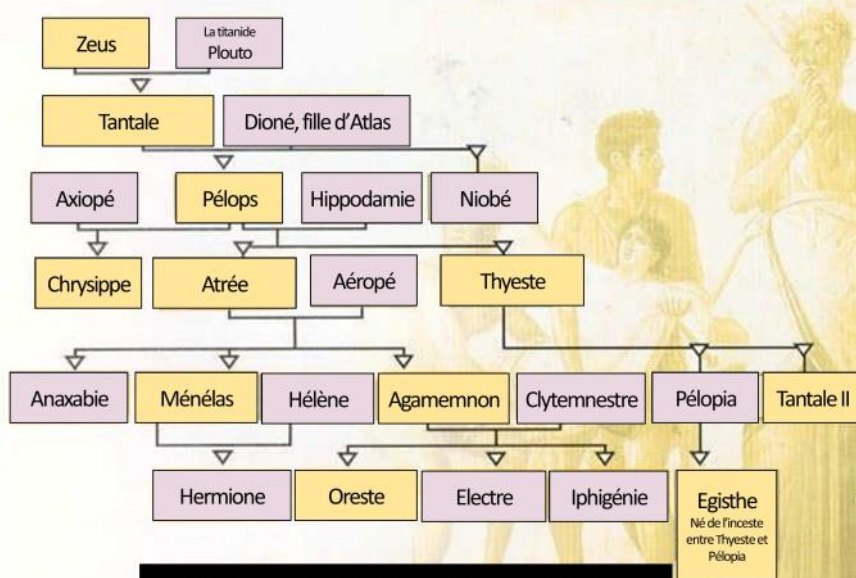
Fils d'Arès, Oenomaos voulait à tout prix empêcher sa fille de se marier car un oracle avait prédit qu'il serait tué par son gendre. Il possédait des chevaux invincibles que lui avait offerts son père. Sûr de gagner, il avait proclamé qu'il accorderait la main d'Hippodamie à quiconque l'aurait d'abord vaincu dans une course de chars. Il gagnait évidemment à chaque fois et tuait les prétendants vaincus.

Pélops remporta la course grâce à une trahison commise avec la complicité d'Hippodamie. Il soudoya Myrtilos, l'écuyer d'Oenomaos, pour qu'il sabote le char de son

maître. L'écuyer remplaça la cheville tenant une roue par de la cire d'abeille. Le char se disloqua et le roi mourut traîné par ses chevaux.

Le prix de la trahison de Myrtilos était une nuit d'amour avec Hippodamie et la moitié du royaume. Pour éviter de le payer, Pélops tua Myrtilos. En mourant, Myrtilos maudit Pélops et ses descendants. On attribua à cette malédiction les malheurs de la maison d'Atrée, le fils de Pélops.

Hippodamie donna à Pélops de nombreux enfants dont Atrée, le premier des Atrides et son jumeau Thyeste. Pélops avait un autre fils, Chrysippe, né d'une précédente union avec une nymphe. Sans doute à l'instigation d'Hippodamie (déjà une belle âme), Atrée et



Thyeste assassinèrent Chrysippe que son père favorisait. Pélops exila alors Hippodamie et ses enfants qui se répandirent un peu partout dans le Péloponnèse. C'est ainsi qu'Atrée et Thyeste arrivèrent à Mycènes (ou Argos, selon les auteurs) dont ils se disputèrent le trône.

Thyeste chercha à berner Atrée dans un défi truqué : serait roi celui qui posséderait la toison d'or d'un agneau. Il se croyait certain de gagner, car il avait auparavant dérobé l'animal à Atrée. Ce dernier surenchérit en décrétant que régnerait celui qui inverserait la course du soleil. Atrée obtint cet exploit de Poséidon à qui son père Pélops devait avoir laissé de bons souvenirs.

La vengeance d'Atrée n'était pas complète. Il invita Thyeste à un banquet auquel il lui servit un de ses fils.

Réfugié à Sicyone, Thyeste viola sa propre fille Pélopie et l'engrossa. Elle mit au monde Égisthe. Elle épousa ensuite son oncle Atrée. Quand Égisthe apprit l'identité de son père, il tua Atrée et partagea son royaume avec son père Thyeste. Sa réaction est étonnante, mais la mythologie réserve beaucoup de surprises !

Agamemnon, fils d'Atrée, récupéra son trône et épousa Clytemnestre dont il avait tué l'époux Tantale II, fils de Thyeste. Son frère Ménélas épousa Hélène, sœur de Clytemnestre.

Lors de la guerre de Troie, Agamemnon dut se résoudre au sacrifice de sa fille Iphigénie pour la cause des Grecs qu'il commandait. Il est vrai qu'il avait imprudemment mis en colère Artémis en se vantant d'être meilleur archer qu'elle. Artémis fit tomber les vents nécessaires au départ de la flotte grecque. Le prix de la levée de cette malédiction était le sacrifice de sa propre fille par Agamemnon. Clytemnestre voua à Agamemnon une rancœur inexpiable.

Pendant l'absence d'Agamemnon elle prit Égisthe pour amant. Ils tuèrent Agamemnon dès son retour de la guerre de Troie, alors qu'il prenait son bain (fig 2).

Meurtre d'Agamemnon par
Clytemnestre et Égisthe



2

Comme l'avait exigé de lui Apollon, dont il était venu consulter l'oracle à Delphes, Oreste, fils d'Agamemnon, massacra Égisthe et Clytemnestre avec l'aide de sa sœur Électre. Acquitté par le tribunal de l'Aréopage grâce à Athéna, il rentra à Mycènes où il régna et mourut paisiblement à un âge avancé. Tout cela est bien entendu aussi vrai que peut l'être la Mythologie.

Découvrir Mycènes

Mycènes est construite à 15 kilomètres de la mer, sur une éminence rocheuse haute d'une cinquantaine de mètres dominant la plaine de l'Argolide. Cette butte est encadrée de deux montagnes escarpées, l'Haghios Ilias et le Zara. La route actuelle conduisant au site suit la seule voie d'accès naturelle, du côté ouest. Le site ancien s'étend sur cette éminence et sur ses contreforts où ont été découverts de nombreuses tombes et des vestiges de l'habitat. Mycènes commandait les routes nord-sud, entre le golfe d'Argolide et l'isthme de Corinthe et permettait le contrôle de la plaine et de ses richesses agricoles.

Lorsque l'on découvre Mycènes depuis le trésor d'Atrée, (fig 3) comme nous le fîmes, on est saisi par l'austère et sauvage grandeur du site. Qu'une telle cité ait abrité toutes les horreurs racontées dans la mythologie paraît presque naturel et l'on n'est pas surpris que les Atrides y aient prospéré.



3

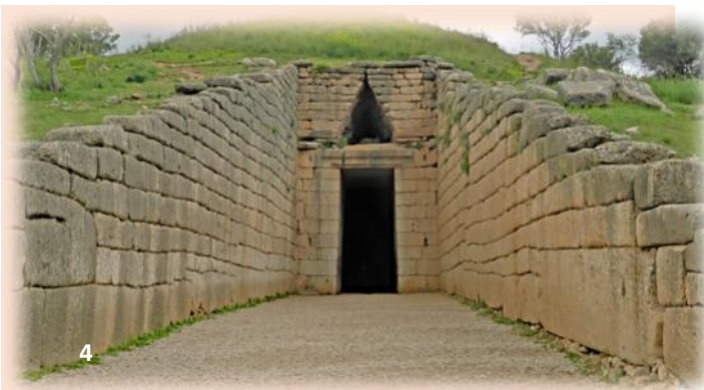
Le trésor d'Atrée

Cette tholos (Fig 4 et 5 page suivante) a été appelée trésor d'Atrée, car c'est la plus grande des neuf tholos découvertes à Mycènes. Elle date du 13ème siècle avant notre ère. Les dimensions imposantes de l'édifice sont un indice évident de la grandeur passée de la cité et de celle de ses rois.

Précédée par le dromos, long couloir de 36 mètres, la chambre funéraire s'ouvre par une porte dont le linteau monolithe pèse 120 tonnes. Le triangle de décharge qui le surmonte devait être décorée d'une plaque sculptée.

Le voûte est construite en encorbellement. Elle mesure plus de 16 mètres de diamètre et 13 mètres de hauteur. Les pierres soigneusement appareillées devaient être revêtues de plaques de bronze. Comme les autres tholos, la tombe d'Atrée a été pillée dès l'antiquité et n'a rien livré du riche mobilier funéraire qu'elle contenait sans aucun doute.

C'était à l'évidence une tombe dynastique, conçue pour recevoir plusieurs dépouilles.



L'enceinte « cyclopéenne »

Les vestiges de la citadelle de Mycènes sont entourés par l'enceinte cyclopéenne. Bien postérieure à la construction du palais, cette enceinte suggère que des dangers qui n'existaient pas lors des premières phases de développement de la ville (à partir du 17^{ème} siècle avant notre ère) sont apparus vers le 14^{ème} siècle et n'ont cessé de s'aggraver.

Jusqu'aux environs de 1350, l'acropole n'était pas fortifiée. Le premier rempart n'a entouré que le sommet de l'éminence rocheuse. Un siècle plus tard, l'aire fortifiée a été considérablement augmentée : la muraille a englobé le « cercle A » des tombes et tout le quartier situé au sud et à l'ouest. Vers la fin du XIII^e siècle, le tracé du rempart a été à nouveau modifié par l'adjonction de l'extension nord-est. Ainsi, à la fin de l'époque mycénienne, 900 mètres de murs entouraient une aire de 30 000 mètres carrés. L'épaisseur des murs était en moyenne de 5 ou 6 mètres, mais pouvait atteindre 8 mètres par endroit. La hauteur maximale des murs conservés est de 8 mètres, mais on estime que les remparts s'élevaient à une douzaine de mètres.

L'enceinte cyclopéenne est percée de deux accès. La porte des Lionnes (fig 6), constituant l'entrée principale, est formée de trois monolithes. Le linteau est surmonté d'un triangle de décharge à encorbellement dissimulé par une plaque sculptée représentant deux lionnes dressées de part et d'autre d'une colonne à chapiteau. Datant de 1250 avant notre ère, cet ensemble universellement connu est l'unique exemple de sculpture monumentale conservée de la civilisation mycénienne.



Une seconde porte ou « poterne » s'ouvre au nord de l'enceinte, elle aussi constituée de trois monolithes mais plus petite et sans décor sculpté.

Le palais royal

Le sommet de l'acropole était occupé par un grand bâtiment, identifié comme le palais royal, dont le plan est semblable à celui des palais découverts à Tirynthe et à Pylos. Il ne subsiste presque rien des murs construits sur la terrasse supérieure, mis à mal par les édifices postérieurs, en particulier par un temple dédié à Athéna, ou emportés par le ruissellement. Sa pièce principale était le mégaron, caractéristique des palais mycéniens héritée des palais minoens. Cette grande salle d'environ 120 mètres carrés abritait le trône. Couverte par un toit à double pente, elle était éclairée par un lanterneau soutenu par quatre colonnes. Un foyer d'un diamètre d'environ 3,7 mètres en occupait le centre. Des dalles de gypse couvraient la partie basse des murs ornés de fresques.

Le palais royal dominait d'autres édifices de dimension plus modeste : de grandes maisons dont la longueur pouvait tout de même atteindre 35 mètres, que l'on retrouve des deux côtés du rempart, ainsi que des unités ordinaires d'habitation à l'architecture inchangée au fil des siècles. Il s'agissait d'ateliers, où s'effectuait le travail de l'ivoire et de pierres semi-précieuses et d'entrepôts.

Les cercles de tombes

De nombreuses sépultures royales ont été découvertes à l'intérieur de deux cercles de tombes situés dans l'acropole.



Dénommés cercles A (fig 7) et B, ces ensembles comprenaient de nombreuses tombes à fosse surmontées d'une dalle ou d'une stèle sculptée en bas-relief, certaines recelant le mobilier funéraire fabuleusement riche que l'on

admire au musée d'Athènes.

Le cercle A, découvert par Schliemann, est situé à l'intérieur de l'enceinte, immédiatement à droite après la porte des lionnes. Le cercle B, plus ancien, n'a été dégagé qu'après 1950 : on y a trouvé des tombes remontant, pour certaines d'entre elles, au XVIIe ou XVIe siècle av. J.-C., au tout début de la civilisation mycénienne. Leur mobilier était beaucoup moins riche que celui des tombes du cercle A.

Fouillée par Schliemann, la tombe V est la plus célèbre du cercle A. L'un des hommes qui y étaient inhumés avait le visage recouvert par le masque dit d'Agamemnon (fig 8), ainsi baptisé -à tort- par Schliemann (cet objet est antérieur de trois siècles à la période à laquelle les historiens situent la guerre de Troie). Le mobilier de cette tombe démontre qu'au moment où la civilisation mycénienne émergeait en tant que puissance locale, elle était profondément influencée par l'Orient et par la Crète.



8

L'habitat de l'époque n'ayant été que partiellement préservé, l'origine d'une telle affluence de richesses ne peut faire l'objet que de conjectures. Sir Arthur John Evans, découvreur de Cnossos, évoque l'installation d'une dynastie crétoise à Mycènes ; on a suggéré, à l'inverse, un pillage mycénien en Crète ou le retour de mercenaires partis combattre les pharaons Hyksôs en Égypte. Il semble plutôt que la richesse des Mycéniens de l'époque ait été endogène et qu'elle se soit constituée progressivement.

L'habitat

L'habitat débordait largement de l'Acropole. Les constructions les plus anciennes, datant du Néolithique récent (env. 4000-3000 av. J.-C.) et des premières phases de l'âge du Bronze, n'ont laissé que peu de traces.

Il est généralement admis par les archéologues que l'ex-

tension de la ville basse à l'époque mycénienne correspond à celle des nécropoles. Peu d'édifices ont été fouillés. Quatre d'entre eux portent des noms consacrés : maisons du marchand d'huile, des sphinx, des boucliers, et ouest. Ils se distinguent par leurs dimensions (entre 22 et 35 mètres de longueur). Les tablettes et scellés écrits en linéaire B qu'on y a retrouvés les relient aux documents comptables du palais. Ces édifices ont donc joué un rôle artisanal et économique important. On peut donc considérer que Mycènes fonctionnait sur un système équivalent à celui de l'économie palatiale qui avait caractérisé la société minoenne.

La société mycénienne

Le matériel et l'iconographie des tombes montrent que Mycènes est alors dominée par une aristocratie guerrière, dont les représentants étaient sans doute plus grands et plus forts que le reste de la population, probablement grâce à une meilleure alimentation. Cette aristocratie se distinguait par son goût pour les objets de luxe et par l'importance accordée aux monuments funéraires. Dans le palais, ses dirigeants vivaient dans des bâtiments luxueusement décorés (fig 9), dont la richesse de l'ornementation contrastait étonnamment tant avec la brutalité de leurs comportements, au moins si l'on se réfère à la mythologie, qu'à la sauvage grandeur des vestiges.



La Mycénienne

Ces dirigeants parlaient le grec, comme l'a montré le déchiffrement du linéaire B. La cité était gouvernée par un monarque appelé « wanaka » ce qui correspond au wánax («roi») de la langue homérique.

La disparition de cette civilisation, sensiblement en même temps que les civilisations de la mer Égée et celles d'Asie, n'est pas expliquée. Les causes sont probablement à la fois externes (changement climatique, tremblements de terre à l'origine du déplacement de sources d'eau, raids de nouvelles populations) et internes. Il semble que les administrations trop centralisées et trop rigides aient été incapables de surmonter la succession des crises. Ne pourvoyant plus aux besoins des populations, elles auraient été renversées par des révoltes populaires. C'est possible et cela donne à réfléchir...

Boadicée, la reine celte qui a défié Rome

Par Michèle Texier

À Londres, tout près de la Tamise, à l'extrémité ouest du pont de Westminster, à deux pas de Big Ben, figure un imposant monument en bronze.

La sculpture, réalisée en 1887 et érigée à cet emplacement en 1902, est l'œuvre du sculpteur et ingénieur anglais Thomas Thornycroft. Elle représente une femme triomphante brandissant une lance et accompagnée de deux jeunes filles. Toutes trois sont juchées sur un char tiré par deux chevaux cabrés - dont personne ne tient les rênes. Le char, plus perse que (grand)breton, dispose d'une lame de faux attachée à chaque roue. Sur le socle figurent deux vers de William Cowper :

*« Des contrées que jamais n'aura connues César,
Ta descendance, un jour, mettra sous son empire ».*

Qui sont ces femmes ? Quel événement en lien avec l'histoire britannique a été jugé suffisamment emblématique pour figurer dans un environnement aussi prestigieux ?

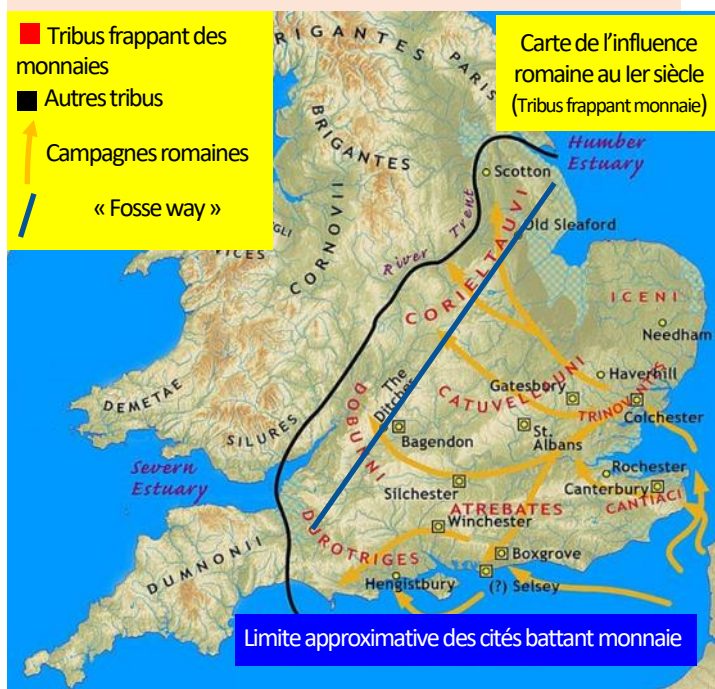
On est en présence de la représentation de la reine Boadicée (Boudicca en latin), vêtue d'une longue robe fluide, accompagnée de ses 2 filles qui, accroupies derrière elle dans le char, sont présentées seins nus. Née vers 30 de notre ère (sous le règne de Claude) et morte en 61 (sous celui de Néron), Boadicée est la reine des Iceni / Icènes, un peuple celte de la région du Norfolk, dans le sud-est de l'actuelle Grande-Bretagne.



sans lendemain, mais qui avaient permis d'inclure le sud de l'île dans la sphère d'influence économique et culturelle de Rome. Cette amorce de relations commerciales et diplomatiques ouvrira la voie aux expéditions militaires de Claude (à partir de 43 apr.). C'est alors qu'il acquiert le titre de Britannicus (« conquérant de la Bretagne »), transmis à son fils. La province romaine de Bretagne occupe pour l'essentiel le sud-est de l'Angleterre, à l'exception de royaumes clients tels ceux des Atrébates et des Icénies. Un réseau de routes y a été tissé, autour d'un axe principal reliant Lincoln (Lindum Colonia) au Sud-Ouest à Exeter (Isca Dumnoniorum) au Nord-Est via Bath (Aquae Sulis) et Leicester (Ratae Coreltavorum), la « Fosse Way ». A l'est de cette voie, le pays est considéré comme sécurisé correspondant à peu près aux tribus battant monnaie (carte ci contre); à l'ouest, il reste plus instable.

L'occupation romaine connaît des fortunes diverses. Si la résistance des tribus celtes est courante, les Icènes, réputés pour leur opulence, concluent un accord avec les Romains sous l'impulsion de leur roi Prasutagus et de son épouse Boadicée. Cependant, la mort du souverain en 59 (ou 60 ?) change la donne. Souhaitant préserver l'indépendance de son peuple, il a légué son royaume conjointement à Rome et à ses filles, Isolda et Sorya, à condition que sa veuve soit maintenue sur le trône. À ses yeux, il s'agit de préserver une semi-indépendance, les femmes pouvant régner dans les pays celtes : « Pour l'exercice du pouvoir, les Bretons ne font aucune distinction entre les sexes », signale Tacite. Pour le roi, cette disposition était de nature à préserver à la fois son royaume et sa maison.

L'effet sera tout contraire ; depuis 54, Néron règne sur l'Empire. Il ne reconnaît pas Boadicée comme la reine des Icènes ni ses filles comme cohéritières. Pour Rome, le royaume de feu Prasutagus n'est rien qu'une colonie romaine qu'il convient de traiter comme telle. En consé-



On oublie souvent que l'activité militaire romaine dans les îles Britanniques avait commencé dès 55 et 54 av., quand Jules César avait tenté deux débarquements, restés

quence, Catus Decianus, le procureur romain chargé de l'exécution testamentaire, réclame aux nobles locaux le remboursement d'exemptions de taxes consenties par le précédent empereur. De son côté, Sénèque, le philosophe conseiller de Néron, qui avait prêté aux Icènes 40 millions de sesterces, dans l'espoir de recevoir un retour sur investissement, en réclame le remboursement immédiat. De nombreux nobles sont réduits en esclavage et les biens de Boadicee et de son peuple sont confisqués. Sur place, des vétérans romains, aidés par des soldats d'active, chassent des habitants de leurs maisons, les expulsent de leurs terres dont ils prennent possession. S'ensuit un enchaînement d'humiliations, culminant avec la flagellation publique de Boadicee qui doit assister au viol de ses deux très jeunes filles par des légionnaires — des châtiments habituellement réservés aux esclaves.

En outrageant la reine, c'est son peuple tout entier que les Romains humilient. Unaniment soutenue par les Icènes, la reine réunit autour d'elle d'autres peuples bretons mécontents. Parmi les premiers alliés se présentent les Trinovantes, qui vivent dans l'Essex et le Suffolk voisins. Le mouvement fait tache d'huile : d'autres peuples s'y agrègent, poussés à bout par les exactions des vétérans installés sur leurs terres autour de la colonie romaine de Camulodunum (la future Colchester). Les autres tribus (dont les Catuvellauni) se joignent à la rébellion peut-être par solidarité mais surtout par exaspération contre les prélèvements fiscaux effectués par les Romains. On évoque aussi, derrière la reine, la présence de druides, dont les activités politiques et religieuses avaient été interdites par Rome.

C'est probablement lors d'un rassemblement chez les Icènes, au cours de l'hiver 59-60, que les Bretons décident de lever des hommes dans chaque tribu et de les réunir sous la direction d'un seul chef : la reine Boadicee. Selon certaines estimations, elle aurait commandé jusqu'à 230 000 guerriers, un chiffre sans doute exagéré. En quelques mois, tout est prêt pour entreprendre une guerre de libération qui commencera à l'été 60.

En l'absence de preuves archéologiques, seuls deux récits de Tacite (contenus dans la Vie d'Agricola et les Annales, XIV, 33) et des mentions chez Dion Cassius (Histoire romaine, LXII) nous relatent les événements, avec parfois des points de vue différents.

On ne connaît de la reine que le portrait pittoresque mais apocryphe qu'il en a tracé, 150 ans après les événements : « *Budica [sic] était une femme bretonne de la famille royale qui possédait une plus grande intelligence qu'il n'est souvent donné de voir chez une femme. [...] Elle était forte de carrure, terrifiante d'aspect, et avec une voix rude. Une grosse masse de cheveux d'un rouge vif tombait jusqu'à ses genoux. Elle portait un grand collier en or torsadé et une tunique multicolore, par-dessus laquelle il y avait un manteau épais, attaché par une épingle. Elle était armée*



John Opie - 1761- 1807 -, *Boadicee haranguant les Bretons*, collection privée

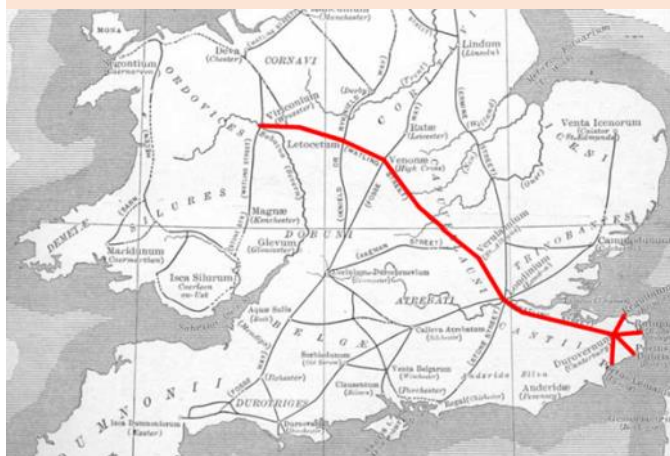
d'une longue lance et inspirait la terreur à ceux qui l'apercevaient ». Dans ce récit, l'auteur recrée le moment où la reine guerrière parle avec force à une foule immense de 120 000 personnes.

Cette description - un excellent exemple de propagande romaine - doit être prise avec circonspection. L'historien décrit le comportement et l'apparence de Boadicee - sa position de meneuse, ses vociférations incitant au combat et sa stature - comme inappropriés chez une femme, d'après la mentalité romaine ; les combattantes ne pouvaient qu'être le produit d'une société immorale et non civilisée. Le récit s'ancrera progressivement dans l'esprit des lecteurs ultérieurs, inspirant artistes et poètes au fil des siècles.

La première offensive concerne Camulodunum, où les colons sont sauvagement exterminés. La ville est prise, pillée et incendiée par les rebelles. Le temple de Claude, dernier îlot de résistance, tient deux jours avant d'être submergé. Forts de leur succès, les Bretons anéantissent ensuite l'infanterie de toute une légion. Pendant ce temps, le gros de l'armée menée par le gouverneur est en campagne au Nord du pays de Galles, où l'expansion romaine rencontre une résistance farouche. Revenus en toute hâte, les Romains ne parviennent pas à protéger Londinium (la future Londres, fondée vers 43) ni Verulamium (la capitale des Catuvellauni, près de St-Albans) où les troupes de la reine se livrent à un véritable massacre. Dion Cassius nous dit : « Deux villes furent saccagées, huit myriades d'hommes tant

des Romains que de leurs alliés furent exterminés, et l'île nous devint étrangère. Tout cela arriva par le fait d'une femme et c'est ce qui dans cet événement mit pour eux le plus de honte ». Depuis le début de la rébellion, les forces de Boadicée ont tué 80 000 Romains ou Bretons proromains et incendié et pillé les 3 principales villes de la province. Dans ces trois cas, des témoignages archéologiques attestent la réalité de ces destructions.

Après ces événements tragiques, le gouverneur romain Gaius Suetonius Paulinus regroupe une partie de ses légions (seulement 10 000 hommes selon Tacite) dans le nord-



ouest du pays, le long de la route romaine connue à l'époque moderne sous le nom de Watling Street.

Toujours selon Tacite, il *"choisit une position dans une gorge étroite avec un bois derrière lui. Il ne pouvait y avoir d'ennemis, il le savait, qu'à son front, où il y avait un pays ouvert sans abri pour les embuscades"*. À l'inverse, Dion Cassius affirme qu'il est contraint au combat par les Bretons. Les 230 000 Bretons (selon Dion Cassius), décidés à leur porter le coup fatal, s'avancent à leur rencontre. Toutefois, malgré tous les efforts fédérateurs de Boadicée, les vagues désordonnées de ces barbares beaucoup plus nombreux que leurs adversaires, mais mal équipés, se brisent contre la stratégie et la discipline romaines. Les courageux guerriers bretons manquent d'expérience et surtout, venant de tribus différentes, ils n'ont pas l'habitude de combattre ensemble. Pourtant, sûrs de la victoire, ils étaient si confiants *"qu'ils amenèrent leurs femmes avec eux pour voir la victoire, les installant dans des charrettes stationnées au bord du champ de bataille"* (Tacite). Cette présomption leur coûtera cher : lorsqu'ils se débandèrent, leurs propres chariots leur coupèrent le chemin. Tacite écrit : *"Les Bretons qui restaient fuirent avec difficulté puisque leur cercle de chariots bloquait le passage. Les Romains n'épargnèrent même pas les femmes. Les bêtes de somme aussi, empaalées par les armes, s'ajoutèrent aux tas de morts."* Plus de 80 000 Bretons trouvent la mort (« contre » seulement 400 Romains tués et autant de blessés). Qu'en est-il ensuite advenu à Boadicée qui n'avait que 30 ans ? Nul ne le sait. Dion Cassius et Tacite divergent au sujet de sa mort. Pour Dion Cassius, elle meurt de maladie. Pour Tacite, elle se suicide

par le poison pour ne pas tomber aux mains des Romains. Aucun des deux ne dit ce qu'il advient de ses filles ; d'après la croyance populaire, elles s'empoisonnèrent avec leur mère.

La localisation précise de la bataille n'est pas connue, mais la plupart des historiens la placent entre Londinium et Viroconium (l'actuel village de Wroxeter). Le site le plus probable pourrait être Mancetter dans le Warwickshire dont le nom antique, Manduessedum, signifie « lieu des chariots ». Après leur victoire, les militaires romains jetèrent probablement les corps dans de grandes fosses ou les brûlèrent. Les archéologues ont encore de beaux jours devant eux...

La bataille marqua la fin de la résistance à la domination romaine en Bretagne dans la moitié sud de l'île (au moins jusqu'en 410)...

Du XVI^e au XIX^e siècle, des générations d'archéologues ont cherché le lieu de sépulture de la reine guerrière, sur des sites comme Stonehenge ou même entre les quais 9 et 10 de la gare de King's Cross, à Londres. On dispose de peu d'informations sur les rituels funéraires (grands) bretons en général et icènes en particulier. On sait que certaines tribus de la Bretagne de l'âge du fer confiaient leurs morts aux éléments ; si les Icènes suivaient cette pratique, il ne resterait plus rien de leur célèbre reine.

La révolte de Boadicée, ignorée pendant tout le Moyen Âge, serait sans doute tombée dans l'oubli sans la redécouverte à la Renaissance des écrits de Tacite. La reine Elizabeth 1^{ère}, qui souhaitait asseoir son autorité et renforcer l'identité nationale, se servira habilement de l'exemple de cette reine bretonne. Au XIX^e siècle, le poète anglais Tennyson, admiré et anobli par la reine Victoria, écrit un poème glorifiant Boadicée et intitulé "Boadicea". Parallèlement, les Victoriens réinventent Boadicée comme une vaillante défenseuse de la nation britannique, d'où l'édification de sa statue sur les rives de la Tamise, symbole durable de l'esprit et de la force britanniques. Cette icône de la résistance héroïque représente aussi le combat d'une femme contre un système patriarcal injuste.

Si Boadicée est assez mal connue de notre côté de la Manche, la situation est différente en Angleterre et dans



l'ensemble du monde anglo-saxon. Ce symbole de résistance a inspiré tout autant les suffragettes britanniques, les féministes américaines que les partisans du Brexit (ci-contre, drapeau adopté par les suffragettes en 1908 en l'honneur de celle qui a « tenu en échec un monde d'hommes »). Boadicée n'aurait guère imaginé que son histoire franchirait les millénaires et qu'elle serait reconnue en qualité de figure du nationalisme et d'annonciatrice de l'Empire britannique. Plus récemment, son aura de guerrière a déteint sur des femmes

politiques britanniques. On a ainsi fait de Margaret Thatcher une « Boadicée à collier de perles » et de Theresa May la « Boadicée du Brexit », l'Union européenne étant assimilée à l'Empire romain et le combat de Boadicée à celui des partisans du leave (la défaite finale de Boadicée a été néanmoins passée sous silence !).

Aux États-Unis, Boadicée siège à la table des grandes. Elle fait partie (sous le nom de Boadaceia et aux côtés notamment de Sappho, Aspasia et Hypathie) des 39 personnalités féminines invitées au banquet représenté dans les années 1970 par Judy Chicago dans son installation *The Dinner Party*, une des pièces maîtresses de la collection du musée de Brooklyn, à New York.



Un roman, *Une si juste vengeance*, inspiré de la révolte de Boadicée, respecte les événements réels dans leurs grandes lignes mais les romancise, invente certains personnages et en extrapole d'autres. Le texte intégral est en ligne, avec des cartes pour situer l'action ainsi qu'un court podcast démêlant l'histoire de l'inventé : <https://sophiemuse.wordpress.com/2018/01/02/prelude-les-flambeaux-au-crepuscule>

Boadicée est également l'héroïne principale de la tétralogie intitulée *La Reine celte*, de l'auteure britannique d'origine écossaise Manda Scott.

Deux films récents ont évoqué l'histoire (plus ou moins romancée) de Boadicée. L'un, en 2019, porte le titre de « Boudica : Rise of the Warrior Queen » traduit en « Boadicée, reine guerrière ».



Le synopsis : Boadicée est une innocente jeune fille de seize ans, sur le point de se marier. Or, cette union a été arrangée par son père, chef d'une tribu celtique. Sa mère décide alors de faire tout ce qui est en son pouvoir pour la protéger. On est loin de l'Histoire...

L'autre, intitulé « Boudica, queen of war » (2023) semble un peu plus fidèle aux événements, mais n'a pas recueilli de critiques très positives...

Plus sérieusement, dans la série « Les reines qui ont changé l'histoire » sur Arte, Boadicée, reine des Celtes figure en bonne place en compagnie d'Elizabeth 1ère, Victoria et Aliénor d'Aquitaine.

Poèmes, peintures, statues, films... Intégrée depuis dans

la pop culture anglo-saxonne, Boadicée n'a jamais vraiment disparu : présente dans la série *Xena la guerrière* ou dans la licence de jeux vidéo *Civilization* (c'est elle qui gouverne les Celtes), elle a largement inspiré le personnage de Red Sonja dans l'univers de Conan le Barbare.

Enfin, Boadicée est le personnage qui a été choisi pour les « Grands Jeux Romains 2017 » dans les arènes de Nîmes, le spectacle étant intitulé *La Reine Celte*.

Une interrogation ultime : Doit-on considérer Boadicée comme une des premières féministes ? comme une incarnation de la résistance ? une combattante pour la liberté ? Pour certains sites, cela ne fait aucun doute : « Elle est devenue dans l'Histoire le symbole de la passion vengeresse des femmes et des mères qui infligent la terreur à ceux qui ont fait souffrir les leurs [...] Boadicée [...] nous rappelle que par le passé, il y avait déjà des femmes, et des mères courageuses qui ont su démontrer leur talent au-delà de la sphère familiale. [C']est le nom d'une femme parmi une infinité de noms masculins qui ont écrit notre histoire » (Nos pensées, site consacré à la santé mentale, <https://nospensees.fr/qui-sommes-nous/>).

Le débat est très anachronique. Boudicca voulait avant tout récupérer ses terres, limiter les impôts perçus par les Romains et se venger de ceux qui l'avaient humiliée et pillaient ses richesses et celles de son peuple... Il ne fait aucun doute que ses forces ont massacré plusieurs milliers de femmes et d'enfants, conformément aux usages en cours à son époque. De telles brutalités jettent de sérieux doutes sur son statut d'icône féministe. De ce point de vue, elle ne se distingue guère des pratiques d'un Trajan ou d'un Caracalla.

En France comme au Royaume Uni, le XIXe siècle est celui où se forment les romans nationaux, au travers de la redécouverte de grandes figures, élevées au rang de symboles par le courant romantique et/ou nationaliste. Comme Vercingétorix en France ou Arminius en Allemagne, Boadicée est devenue à son tour le héraut du courage anglais...



Une autre statue, en marbre celle-là, a été réalisée entre 1913 et 1915 par J. Havard Thomas. Elle est exposée dans le hall de la mairie de Cardiff. Naturalisée galloise, Boadicée y protège ses filles et appelle à la vengeance.

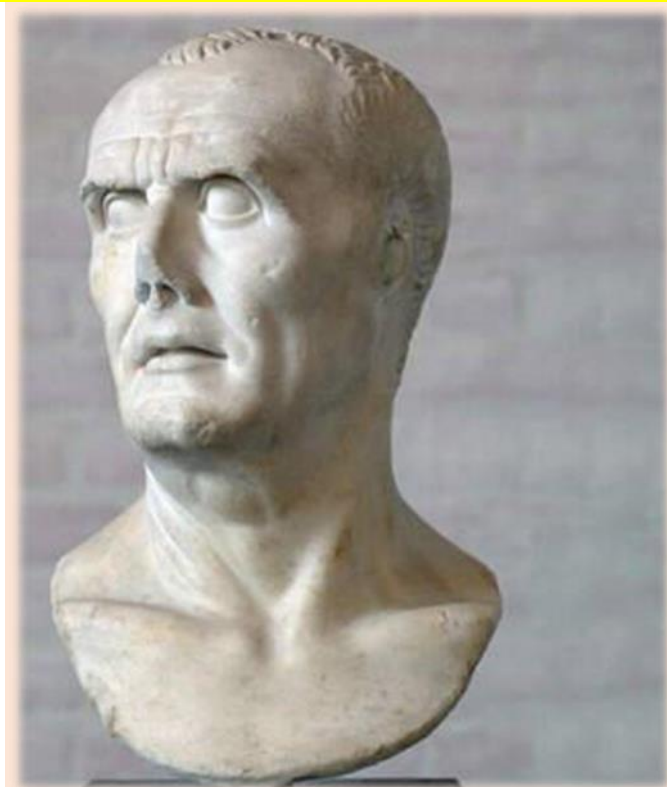
Chaque génération et chaque région se forge sa propre Boadicée ; l'image de la reine est décidément impérissable...

L'épopée sertorienne

Par Jean-Jacques Haladjian

« Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis... », ces paroles prononcées par Sertorius dans la pièce éponyme de Corneille écrite en 1662 résument à elles seules l'état d'esprit de ce général romain qui mena une guerre de dix ans face aux légions envoyées contre lui dans la province d'Hispanie. Sertorius considérait ainsi que les autorités au pouvoir à Rome dans les années 70 av JC, avaient dénaturé l'esprit et la pratique de la République romaine. Fondamentalement Sertorius ne songea pas à faire sécession à partir de la province dans laquelle il s'était replié au tournant des années 80/70 ; au contraire il se considéra toujours comme le représentant légal de la République romaine face aux légats expédiés par Rome pour le combattre.

Comment, ce soldat respecté en était-il arrivé à se trouver dans cette position de « rebelle », qualificatif attribué par ses adversaires et qu'il réfutait ? Et comment a-t-il pu tenir tête aussi longtemps aux légions envoyées par Rome ?



Buste supposé de Quintus Sertorius

123, ils initièrent une réforme agraire motivée par la diminution du nombre des petites propriétés paysannes accaparées par les domaines latifundiaires des grands propriétaires fonciers et, par là-même, réduisant le nombre de citoyens pouvant servir dans l'armée, mais également l'institution de distribution de blé gratuit à la population romaine et la possibilité d'octroi de la citoyenneté romaine à d'autres italiens. C'est à partir de cette époque (et pour schématiser) que l'on a pu parler non pas d'un parti mais d'une tendance politique dénommée *Populares* c'est-à-dire populiste dans le sens de la défense des intérêts du peuple. En face on trouve les *Optimates*, regroupant les plus riches et ceux qui se partagent le pouvoir, donc la plupart des magistratures et dont l'horizon politique est de ne rien changer dans le fonctionnement des institutions romaines. Ainsi, le relatif consensus de la société romaine qui existait depuis les lois licinio-septiennes (1) commence à se fissurer. La République romaine entame alors une lente descente aux enfers parsemée de guerres civiles avec leur lot de massacres en tous genres, période qui verra l'augmentation de la corruption et de la démagogie politique et l'ascension des chefs militaires qui vont devenir les acteurs essentiels de la vie politique jusqu'à Octave et l'institution du Principat en 27 (2).

De plus, au tournant du 1er siècle, la République va être confrontée à deux périls : la guerre contre les Barbares et la Guerre sociale.



Revers d'un denier frappé lors de la révolte de Sertorius à Osca (Bolskan), actuelle Huesca. L'inscription « BOLSKAN » est en caractères ibériques.

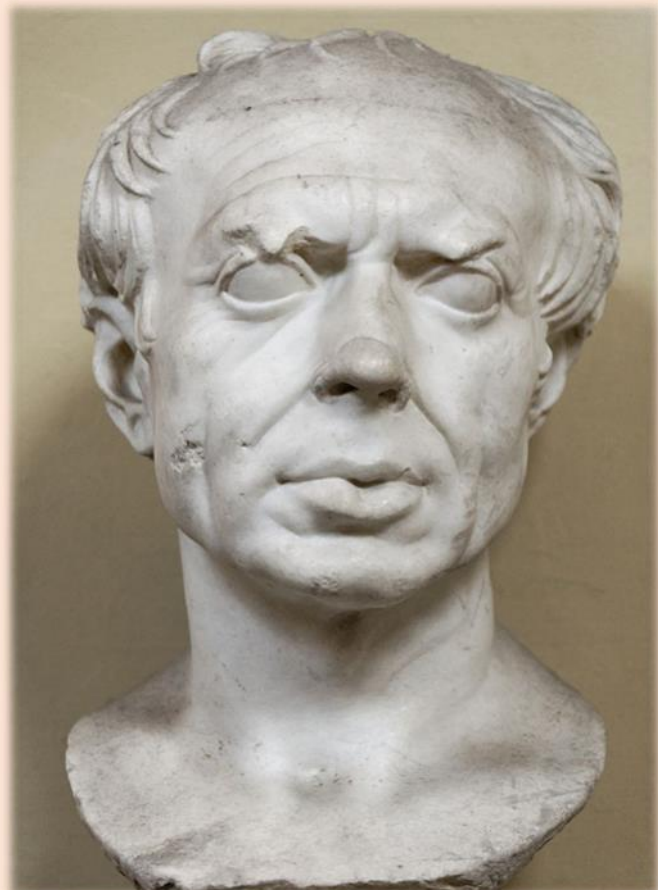
Pour bien appréhender son action et ses causes, il faut retracer rapidement le déroulé complexe de la crise de la République à partir des années 130 av JC, car Sertorius fut mêlé à plusieurs de ses acteurs et événements.

La « geste » de Sertorius est connue essentiellement par Plutarque (44 ap JC- 125ap JC) dans son ouvrage « Vies des hommes illustres » dans lequel il adopte une position plutôt compréhensive vis-à-vis de Sertorius. Nous disposons également d'éléments d'informations dans l'œuvre de Salluste (86 av JC-34 av JC) notamment dans les « Histoires », lui aussi prenant plutôt le parti de Sertorius. Par contre Tite-Live (64 av JC-17 ap JC) et Don Cassius (163 ap JC-235 ap JC), font quelques références dans leurs textes à l'aventure de Sertorius mais pas à l'avantage de celui-ci.

La crise de la République romaine.

L'historiographie marque le début de cette crise avec l'action des frères Gracques (Tiberius et Caius). Élus successivement Tribuns de la plèbe à 10 ans d'écart en 133 et

A partir de 115 av JC, les Cimbres et les Teutons ont enclenché une marche vers le sud de l'Europe et plus particulièrement vers la péninsule italienne. Une première confrontation aura lieu à Arausio (Orange) en 105 av JC lors de laquelle les troupes romaines sont battues. Les légions romaines sont alors mobilisées et menées par le général Caius Marius (157 av JC-86 av JC), qui acquiert là le début de sa notoriété. Elles battent les Teutons en 102 à Aquae Sextiae (Aix-en-Provence).



Buste supposé de Caius Marius

La Guerre sociale, qui porte improprement son nom et que l'on devrait traduire plutôt par la Guerre des Alliés, met aux prises pendant deux ans (99 à 98 av JC) Rome et les peuples italiens alliés de la péninsule qui réclamaient depuis longtemps l'accès à la citoyenneté romaine, accès refusé constamment par le Sénat romain. Cette guerre fratricide, cruelle, parsemée de massacres, verra s'illustrer notamment Caius Marius mais aussi le futur consul et dictateur Lucius Cornelius Sylla (138 av JC-78 av JC). Sertorius y prendra part. Finalement les Alliés perdent militairement mais obtiennent ensuite rapidement la satisfaction de leur revendication, la citoyenneté étant accordée en plusieurs étapes aux populations italiennes faisant passer le corps civique romain de 350/400 000 à 900 000 citoyens.

Parcours de Sertorius

Quintus Sertorius, d'origine Sabine, naquit dans une famille modeste mais de rang équestre en 126 av JC à Nursie. Sa mère fit en sorte qu'orphelin de père tôt, il reçut une

éducation poussée et, ayant des prédispositions pour l'art oratoire, il se destina à une carrière d'avocat.

Il entama une carrière militaire sous les ordres du général Caius Marius qui devait devenir son mentor en matière militaire lors de la guerre contre les Teutons et les Cimbres. Les deux hommes cultiveront une certaine proximité et Sertorius retiendra de Marius certaines techniques militaires et d'entraînement des hommes.

Dans cette guerre contre les barbares il s'occupera de renseignement c'est à dire qu'il espionnera l'ennemi, n'hésitant pas à se faire passer pour un guerrier cimbrique et à se glisser au sein du campement ennemi afin de recueillir des informations sur leur nombre et leur armement.

Lors de la Guerre sociale, il exerça avec succès ses fonctions de prêteur en recrutant pour le compte de Rome des guerriers en Gaule. Durant ce conflit, il cultiva sa relation avec Marius dont il partageait les mêmes origines sociales équestres (c'étaient des « *homo novo* » c'est-à-dire sans aucun ancêtre ayant déjà occupé des magistratures, avec le handicap que cela entraînait pour qui voulait entamer le « *cursus honorum* »). Tout naturellement il se rangea sous la bannière des *Populares* et ne devait jamais dévier de cette orientation.



Buste supposé de Lucius Cornelius Sylla

Au sortir de la Guerre sociale, Sertorius postula pour le Tribunat de la Plèbe. Mais Sylla, consul à cette époque et « champion » des *Optimates* s'opposa à sa candidature, se faisant de Sertorius un adversaire irréconciliable.

La première guerre civile débuta quand le Sénat désigna Sylla pour aller combattre en Asie le Roi du Pont, Mithridate VI (135 av JC-63 av JC), qui avait des visées expansionnistes sur les implantations romaines en Asie Mineure, alors que Marius considérait que ce rôle devait lui échoir au regard de ses états de services. Marius fit alors agir un Tribun de la plèbe, Sulpicius Rufus afin que celui-ci fasse voter une loi retirant à Sylla la responsabilité de cette expédition et la lui confiant. Sylla, encore en Italie et s'apprêtant à embarquer revint à Rome et y pénétra avec son armée, ce qui était formellement interdit. Il pourchassa alors les marianistes lors de combats de rue extrêmement sanglants, en réponse à des exécutions de syllaniens par Sulpicius et Marius quelques jours auparavant (violences dont Sertorius se désolidariserait). Marius s'enfuit et Sylla, son imperium confirmé par le Sénat, reprit sa route pour l'Asie.

A la suite, en 87, Cinna est élu consul et veut pratiquer une politique allant dans le sens des *Populares*. Les marianistes reprennent alors le dessus et avec le retour de Marius d'Afrique où il s'était réfugié, la terreur règne à nouveau dans les rues de Rome avec la chasse aux syllaniens. Sertorius joua un rôle dans les premiers combats. Mais une fois de plus, la terreur pratiquée par Marius et Cinna est réprouvée par Sertorius qui tente sans succès de l'enrayer. Aussi, pendant les quatre années lors desquelles Cinna fut consul, Sertorius se tint en retrait de l'agitation politique.

En 83, Sertorius élu préteur tenta de s'opposer au retour de Sylla. Mais le Sénat décida de l'envoyer comme propréteur en Espagne. A noter qu'il fut inscrit sur la première liste de proscription édictée par Sylla, devenu dictateur (3), dès son retour à Rome.

Sertorius en Espagne

Ce n'est pas la première fois que Sertorius se rendait dans la province d'Hispanie.

Il y avait déjà été légat.

En 81, Sylla envoya son propre légat en Espagne, C. Arminius Lucius, qui contraignit Sertorius et la poignée de fidèles qui l'avaient suivi depuis l'Italie à s'embarquer à Carthagène et à errer entre les côtes espagnoles et africaines, frayant avec les pirates et faisant le coup de main contre des potentats locaux en Mauritanie tingitane. Finalement appelé par les Lusitaniens révoltés contre l'occupation romaine, il prit leur tête et, dès ce moment, il fut considéré comme rebelle et ennemi du peuple romain.

A partir de 83/82, Sertorius mena des campagnes contre les généraux envoyés par Sylla puis, à la mort de celui-ci, par le Sénat resté syllanien quelques années encore.

Il serait fastidieux de relater par le détail tous les combats qui eurent lieu pendant la dizaine d'années lors desquelles Sertorius tint tête aux légions envoyées par Rome. Il faut néanmoins s'intéresser à quelques faits militaires marquant mais aussi à l'action politique de Sertorius en Hispanie et en particulier à la manière dont il agit envers les populations autochtones.

Pour résumé, on peut considérer que de 82 à 74, la balance des succès penche plutôt du côté de Sertorius. Celui-ci se voit d'abord opposer le proconsul Q. Caecilius Metellus Pius (130 av JC-63 av JC), battu à plusieurs reprises. Puis en 77, le Sénat, inquiet de l'insuccès de Metellus, décide l'envoi de Pompée « Le Grand » (106 av JC-48 av JC) pour épauler celui-ci. Sertorius arrive, dans un premier temps, à tenir en échec Pompée et lui inflige notamment une lourde défaite à la bataille de Lauro (près de Valence) en 76.



Buste de Pompée le Grand

Les succès militaires de Sertorius tinrent notamment à la technique de la « guérilla » qu'il pratiqua de façon optimale. Son armée était composée d'un noyau de légionnaires romains qui l'avaient suivi lors de sa nomination comme préteur et d'autres qui l'ont rejoint fuyant le retour de Sylla. Il a également bénéficié de l'apport de plusieurs milliers de légionnaires apportés en 77 par Marcus Perpenna, également anti-syllanien. A ce noyau de quelques milliers



Gravure d'après Holbein:

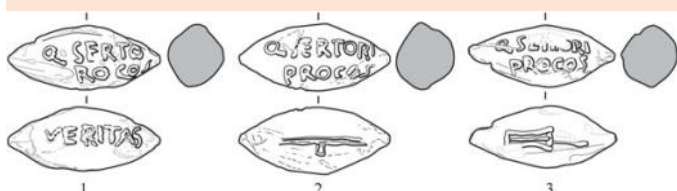
Sertorius explique sa tactique de la guérilla à partir de l'exemple de la queue d'un cheval.

Il est possible d'arracher les poils de la queue d'un cheval un par un mais impossible d'arracher d'un coup cette queue.

Les troupes de Sertorius ne doivent donc pas affronter les légions frontalement, mais les harceler.

d'hommes (peut-être 3 à 4 000), se sont agrégés des guerriers autochtones, Celtibères et Lusitaniens, qui cultivaient une haine tenace envers Rome à la suite à des exactions commises par les gouverneurs successifs. L'effectif total des troupes de Sertorius atteint sans doute approximativement 100 000 à 150 000 hommes.

Les sources antiques reprises par l'historiographie moderne, notamment Mommsen, créditent Sertorius d'avoir su utiliser avec habileté la technique de la « guérilla » pour mettre en difficulté les légions romaines et d'avoir, autant que possible, refusé le combat frontal contre les troupes qui lui étaient opposées. Celles-ci auraient été surprises par cette forme de combat auxquelles elles n'étaient pas habituées et cela expliquerait leur incapacité à neutraliser Sertorius pendant plusieurs années. L'utilisation de la forme de guerre qu'est la « guérilla » tiendrait aux traditions militaires des troupes autochtones qui historiquement auraient pratiqué ce type de combats.



Balles de fronde marquées « Sertotius, proconsul »

Or, cette vision des choses tend à être remise en cause par l'historiographie la plus récente. Il apparaît que ces techniques de « guérilla » figuraient déjà dans la panoplie des tactiques utilisées par l'armée romaine. En effet, les embuscades, la recherche de la rupture des lignes de communication et de ravitaillement, les opérations de déception, le harcèlement de colonnes de marche, étaient employées par les légions pour affaiblir l'ennemi avant le choc de la bataille décisive. Ces pratiques ont été mises en œuvre après la bataille de Cannes en 216, lorsque les légions romaines, battues à quatre reprises en trois ans en batailles rangées face aux troupes d'Hannibal, ont commencé à refuser le combat frontal et ont mené « la petite guerre » contre les Carthaginois. Aussi, ce ne seraient pas les troupes autochtones de Sertorius qui auraient initié les légionnaires de Sertorius aux actions de guérilla mais au contraire ce dernier et ses légions qui auraient acculturé ces troupes autochtones à cette technique. Cela dit, ces actions de gué-

rilla ont été d'autant plus efficaces qu'elles étaient pratiquées par des troupes indigènes très mobiles (grande maîtrise du combat de cavalerie par les Celtibères) et ayant une connaissance parfaite de la topographie et des ressources locales (notamment en points d'eau).

Il faut ajouter que les auteurs anciens font état de plusieurs sièges menés par Sertorius ainsi que de batailles frontales. Or ces sièges et ces batailles nécessitent obligatoirement de l'infanterie lourde et du matériel adéquat et les troupes qui savent les manipuler. Ils ne purent être menés par les seuls soldats romains à son service, trop peu nombreux. Il est donc probable que Sertorius a entraîné ses guerriers hispaniques à combattre comme des troupes d'infanterie de ligne, à l'exemple des légionnaires.

En 75, ayant un fort besoin de subsides pour entretenir son armée, Sertorius se vit contraint de nouer un pacte avec le Roi du Pont, Mithridate IV (135 av JC-63 av JC) ennemi de Rome, vaincu par Sylla en 85 mais qui, déjà, reconstituait ses forces. La signature de ce pacte encouragea Mithridate à lancer de nouveau ses troupes à l'assaut des provinces romaines d'Asie, ce qui renforça le Sénat dans son idée de la trahison de Sertorius.

Confronté à l'impossibilité de vaincre Sertorius et au blocage de la situation, Pompée écrivit en 74 au Sénat pour réclamer des renforts plus importants et le prévint que, sans un accroissement des troupes, Sertorius serait bien capable de rééditer l'exploit d'Hannibal et d'envahir la péninsule italienne. Le Sénat, alarmé, dépêcha de nouvelles légions qui permirent à Pompée et à Metellus, agissant de façon coordonnée, de subjuguier les troupes sertoriennes en plusieurs combats.

Devant la disproportion de forces et face à la multiplication des désastres enregistrés par ses troupes, Sertorius comprit qu'il ne se battait plus que pour l'honneur. Dans les derniers temps, comprenant que tout était perdu et menacé par des trahisons de toutes sortes, il se livra à des actes de cruauté gratuite (exécution d'otages et de prisonniers) qui achevèrent de convaincre ses derniers fidèles de l'inanité de poursuivre la lutte. Son lieutenant Perpenna (probablement payé par Pompée), qui cultivait l'amertume d'être commandé par Sertorius, ourdit un complot et l'assassina lors d'un banquet (une fois le méfait accompli,

Pompée préféra faire exécuter Perpenna...).

En ce qui concerne l'œuvre civile de Sertorius, celui-ci poursuivit la politique de romanisation de la province. C'était logique puisqu'il se présentait comme étant la « vraie Rome ». Ainsi, il constitua un Sénat de 300 membres avec des Romains qui l'avaient suivis depuis l'Italie et des citoyens romains d'Hispanie. De même, et toujours dans l'optique de romanisation, il créa une école destinée à former les enfants de l'élite hispanique en vue d'en faire les cadres d'un futur état romain.

Il s'attira aussi les louanges des populations autochtones en adoptant une politique modérée de perception fiscale (ce qui le contraignit à solliciter l'aide financière de Mithridate) et surtout il interdit le logement des soldats chez l'habitant, source permanente de désagrément et de vexations. Il créa des camps militaires à l'extérieur des villes où il put maintenir la discipline.

Enfin, parmi les moyens qu'il utilisa pour convaincre les populations et les soldats de la justesse de sa cause et de ses capacités militaires, il ne faut pas négliger les moyens « magiques » et de « superstition ». Il s'appuya sur de vieilles légendes et des mythes hispaniques qu'il détourna à son profit. Plutarque met notamment en exergue l'épisode de la « biche blanche » :



Sertorius et sa biche blanche, par Léon Pallière (1849)

un faon blanc lui avait été offert par un paysan peu après son arrivée en Lusitanie. Sertorius réussit à l'appivoiser.

L'animal parcourait paisiblement le camp de Sertorius au grand étonnement de ses soldats. Sertorius ne tarda pas à l'assimiler à la déesse Diane. Elle était supposée lui délivrer, et à lui seul, des oracles et des prémonitions sur les événements futurs. Sertorius apparut ainsi aux yeux des populations et de ses soldats comme un être surnaturel capable d'interpréter les oracles des Dieux. Il n'y avait qu'un pas à franchir pour une divinisation de Sertorius. En forgeant ce mythe, Sertorius n'ignorait certainement pas que l'histoire pouvait être interprétée comme une réminiscence d'anciens mythes celtes acculturés au substrat ibérique, dans lesquels la biche est porteuse de présages.

Le récit de la biche blanche n'est rapporté que par Plutarque. Ce dernier n'a-t-il pas voulu, en relatant cette histoire, faire apparaître Sertorius comme un chef capable et rusé, parvenant à utiliser la superstition et les mythes pour mieux manipuler les populations ?

En définitive, quel sens Sertorius a-t-il voulu donner à son épopée ?

Apparemment, Sertorius ne voulut pas être considéré comme un rebelle sécessionniste, en rupture avec la République. Au contraire, il se voulait le représentant légitime de la République mais d'une république des « *Populares* » dont il se considérait comme le chef d'un gouvernement en exil.

Ce que l'épopée de Sertorius apporta néanmoins à l'impérialisme romain fut une accélération de la romanisation des peuples autochtones d'Hispanie et une meilleure acceptation par ceux-ci de la domination romaine. Pompée profita d'ailleurs de cette évolution car, resté quelques temps sur place après la mort de Sertorius, il réorganisa la province et s'autorisa à élargir la citoyenneté aux indigènes restés fidèles, contribuant ainsi à se constituer une clientèle qui lui sera utile dans la suite de sa carrière.

Notes

1 - Lois licino-sextiennes : en résumé, ces lois votées en 367 instaurent un accès aux magistratures pour les plébéiens et un certain nombre de mesures sociales (réduction des dettes et limitation des surfaces des grandes propriétés). Après le vote de ces lois une coexistence relativement apaisée s'établira entre la plèbe et les patriciens et durera jusqu'à la fin du 2^e siècle av JC.

2 - L'opposition *Populares*/*Optimates* est plus complexe qu'une simple rivalité entre les pauvres et les riches mais l'expliquer demanderait des développements qui n'ont pas leur place dans cet article.

3 - La dictature fait partie des magistratures de la République et n'est activée qu'en cas de crise majeure. Le Sénat désigne un dictateur pour une mission précise et pour un temps limité.

Sources primaires :

Principalement,
Plutarque : « Vie des hommes illustres » La Pléiade;

Accessoirement,
Appien : « Les guerres civiles » Les Belles Lettres;
Salluste : « Histoires de la guerre de Jugurtha »;
Pistes bibliographiques :

Il n'existe pas à ma connaissance de biographie de Sertorius en français. L'épisode sertorien est évoqué dans (entre autres) :

Mommsen : Histoire romaine, collection Bouquins, Tome 2;

François Hinard : Histoire romaine, Fayard, Tome I;
Stéphane Bourdin, Catherine Viriout ; « Rome, naissance d'un empire », Belin;

JP. Martin, G. Brizzi : « Rome et l'occident », SEDES Sur la technique de la guérilla voir l'article de François Cadiou : « Sertorius et la guérilla », Mélanges offerts à Alain Tranoy, PUR 2004;

Sur l'utilisation des mythes par Sertorius et la « biche blanche » :

Pierre Moret, Jean-Marie Paillet : « Mythes ibériques et mythes romains dans la figure de Sertorius », Pallas, revue d'études antiques, 2002.

Voyage 2026: cap sur la Crète!

Le voyage 2026 de notre association aura lieu en Crète au printemps prochain. Votre conseil d'administration vient d'en confier la réalisation à l'association Arts et Vie dont les participants au voyage 2025 en Grèce ont pu apprécier les prestations en tous points remarquables.

Pourquoi la Crète? Certes pas pour ses plages sur lesquelles s'entassent l'été des foules innombrables avides de coups de soleil. La Crète est, hélas, soumise à la pression du tourisme balnéaire de masse. Elle n'est pas, sans dommage, l'une des destinations touristiques préférées en Europe.

Mais l'île a de multiples atouts pour les amateurs de tourisme culturel:

D'abord la découverte de l'éblouissante civilisation minoenne grâce, en particulier, à la visite des sites de Knossos, Phaestos, Aghia Triada et Malia et à celle du merveilleux musée d'Héraklion qui regorge d'œuvres datant de cette période prodigieuse;

Ensuite par la visite de plusieurs monastères orthodoxes dont celui d'Arkadi qui est aussi un haut lieu de l'histoire crétoise et de la résistance de son clergé et de ses habitants à l'occupant ottoman. Dans les murs vénérables de ce monastère a été perpétré le massacre de 864 personnes, combattants, femmes et enfants réunis. 114 hommes et femmes ont été capturés. Seuls trois ou quatre personnes sont parvenues à s'échapper. C'était le 9 novembre 1866.

Enfin, les participants apprécieront l'art de vie Crétois.

Le programme définitif est en cours de finalisation avec Arts et Vie. Le voyage sera proposé à un prix très attractif.

Si vous êtes intéressé, surveillez très attentivement votre boîte mail. Le programme détaillé définitif et les tarifs seront diffusés par mail dans les prochaines semaines. Le « top » de départ des inscriptions sera donné ensuite par un second mail. Il est probable que le succès du voyage sera équivalent à celui du voyage en Grèce, complet en 24 heures. Il faudra être rapide!

Les inscriptions se feront dans les conditions suivantes:

Phase 1: pré inscriptions (obligatoires). Les pré inscriptions seront recueillies par notre secrétaire. Pour cela il faudra lui adresser un mail à l'adresse habituelle pdgp.activites@gmail.com. La liste des pré inscrits sera transmise à Arts et Vie pour que le voyageur recueille les inscriptions.

Phase 2: inscriptions. Les préinscrits, et eux seulement, pourront s'inscrire directement auprès d'Arts et Vie. A partir de cette inscription, Arts et Vie sera leur unique interlocuteur.

Pour ce voyage, une participation de 30 euros par voyageur sera demandée aux pré inscrits, au bénéfice de PdGP, conformément à une pratique habituelle validée par notre assemblée générale. Payable sur HelloAsso ou par chèque, cette participation sert à garantir le sérieux des pré inscriptions tout en complétant utilement les ressources de l'association.

La déesse aux serpents Musée d'Héraklion

